

Même Vie Séverine

À travers le Sertão, l'Agreste et la Zona da Mata du Pernambouc, sur les pas de Severino, protagoniste de *Morte e Vida Severina*, de João Cabral de Melo Neto. Comparaison avec la réalité pour constater que rien n'a quasiment changé depuis 45 ans.

Par Leonardo Sakamoto – 01/08/2000

Source : *Repórter Brasil* - <http://www.reporterbrasil.org.br/exibe.php?id=15>

Traduction : *Autres Brésils*

Refaire les chemins du retirante¹ Severino, protagoniste de l'auto² de Noël « Morte e Vida Severina », de João Cabral de Melo Neto, tel a été l'objectif de ce voyage dans le sertão du Pernambouc, voir, 45 ans après, comment allaient les gens dont les difficultés de vie étaient devenues poésie dans les pages de ce livre.



Source du fleuve Capibaribe

Il y a peu de références aux lieux de passage de Severino dans l'œuvre. Son point de départ, la Sierra de Costela, près du territoire de Paraíba, est un lieu fictif, dit Eduardo Pazera, professeur de géographie de l'Université de Paraíba. Comme point de départ du voyage, nous avons pris la source du fleuve Capibaribe, à la Sierra de Jacarará, commune de Poção – également limitrophe de l'Etat du Paraíba. Le poème « Le fleuve » (O Rio), qui raconte le trajet sur la rivière Capibaribe jusqu'à son embouchure, nous apprend que João Cabral aussi y a commencé son histoire. De là-bas, il n'y a eu qu'à suivre les villes au bord du fleuve jusqu'à Recife.

Une partie de ce trajet a été faite à pied. Une autre partie en « mototaxis³ », quatre-quatre-bus⁴, camions, bus et tout ce qui pouvait rouler.

1 Celui qui, soit seul, soit en groupe, laisse le *sertão* à la recherche d'une région plus encourageante ; appelé dorénavant dans ce texte « migrant ».

2 Représentation dramatique liée aux fêtes de Noël.

3 En portugais, ce serait *mototáxi*, et ce mot veut dire une moto qui sert de taxi.

4 *Jipes-lotação* en portugais. Ce sont de quatre-quatre transformés en bus.



Francisco Chinu

Francisco Chinu est le propriétaire d'un petit bout de terre au bord de la source de Capibaribe. Le fleuve naît protégé par une forêt et coule jusqu'à former à Recife une lagune trouble et épaisse comme son embouchure. Grâce à la source, qui maintient la terre éternellement humide, ce lieu-là ne connaît pas d'exode. Francisco, père de neuf enfants, y vit depuis 56 ans. « Et mon père habitait déjà ici il y a 80 ans ».

Après la source, le fleuve commence à descendre la Sierra de Jacarará, bordant des petites fermes et maisons de *taipa*⁵. Cette année, heureusement, il a plu. De la pluie pour planter et cultiver. Ces derniers hivers, la région n'avait vu que quelques nuages s'accumulant dans le ciel, et pas une goutte d'eau de la part d'aucun d'entre eux. « À l'époque de la sécheresse, je m'occupais de plus de dix cas d'enfants diarrhéiques par semaine », se souvient avec soulagement Ivonete Carneiro, agent de santé du petit village de Sobrado. L'action de ces professionnels, membres habilités de leur communauté, a été fondamentale pour la diminution de la mortalité infantine dans le nord-est.

"- E se somos Severinos/ iguais em tudo e na vida,/ morremos de morte igual,/ mesma morte severina:/ que é a morte de que se morre/ de velhice antes dos trinta,/ de emboscada antes dos vinte,/ de fome um pouco por dia"

« - Et si nous sommes Séverins/ égaux en tout et dans la vie,/ nous mourons de la même mort,/ la même mort sévère:/ qui est la mort dont on se meurt/ de vieillesse avant trente ans,/ de guet-apens avant vingt ans,/ de faim un peu chaque jour »

Pour se faire une petite idée, à São José da Tapera, à l'intérieur d'Alagoas, considéré par l'ONU comme la ville la plus pauvre du Brésil, le taux de mortalité infantile était de 147,94 décès pour mille naissances (En Angola, pays vivant une guerre civile depuis des décennies, ce taux est de 170 pour mille). Avec l'action des agents de santé, les estimations non officielles montrent une chute du taux de mortalité à São José da Tapera vers les 100 pour mille. La même estimation peut être appliquée à tout le *sertão* et *agreste* : moins d'enfants meurent, mais on y meurt encore de façon honteuse.

5 Une espèce de bois dont sont fabriquées des maisons de fortune.

D'après Ivonete, le « multimélange » (concentré vitaminé pour aider en cas de malnutrition) n'est pas encore arrivé là-bas, ce qui exige une attention redoublée. Au moins à Sobrado, les campagnes de vaccination et éducation de mères ont pas eu de l'effet. « Avant, lorsque venait le mois de mai, les gens chuchotaient : C'est le mois où les enfant meurent. Maintenant, le mois de mai, c'est un mois comme les autres. »

La pluie a apporté le calme à l'agent de santé. Dans cette région, bonheur et malheur sont des sujets qui ont beaucoup plus à voir avec la météorologie que la personnalité.



Ivonete Carneiro

Après un zigzag interminable, sur des petites routes de terre précaires et des rochers sortant du sol, nous arrivons à un autre village, Jacu. La sécheresse de 98 et 99 a asséché l'étang qui fournissait de l'eau à la région. Les camions-citernes n'arrivaient pas à satisfaire leurs besoins. Là où il y avait de l'eau, il n'y avait désormais que de la poussière. L'emploi est un autre problème. Beaucoup de jeunes abandonnent leur maison et partent à São Paulo pour y tenter leur chance dans le bâtiment, l'industrie, le commerce de rue ou n'importe quel travail qui accepte une main-d'œuvre non spécialisée. Quelques-uns économisent un peu d'argent et reviennent. Adailto a même réussi à ouvrir un commerce, un petit magasin dans la rue principale. « Une bonne partie des gens reste ici jusqu'à ce qu'ils n'aient plus d'argent du tout », mais après, ils partent en direction du sud aussi.

D'autres n'arrivent pas à revenir et y restent à jamais, la plupart rejoignent alors la myriade de favelas des grandes métropoles.



« O meu nome é Severino,/ não tenho outro de pia./ Como há muitos Severinos,/ que é santo de romaria,/ deram então de me chamar/ Severino de Maria;/ como há muitos Severinos/ com mães chamadas Maria,/ fiquei sendo o da Maria/ do finado Zacarias. »

« Je m'appelle Severino,/ je n'ai pas d'autre nom./ Comme il y en a beaucoup,/ qui sont des saints de procession,/ on m'a donc appelé/ Severino de Maria ;/ comme il y en a déjà assez /dont la mère s'appelle Maria,/ j'ai fini par être celui de Maria/ de feu Zacarias. »

Zacarias a fait un emprunt à la Banque du Nordeste et il ne sait pas comment le rembourser. Contrairement au personnage du poème de João Cabral, celui-ci n'est pas colonel ni grand propriétaire, il n'a qu'un lopin de terre et trois têtes de bétail qu'il a achetées avec l'argent de l'emprunt. Les intérêts sont trop élevés et il ne sait plus quoi faire. Des choix il y en a toujours : tout rendre et partir à São Paulo, faire un autre emprunt pour payer le premier et prier pour la prospérité (c'est d'ailleurs l'option préférée par la majorité des petits paysans brésiliens) ou tout simplement ne rien faire et attendre que les créanciers lui prennent tout. Après tout, le gouvernement préfère donner des «*cestas básicas*» (des «paniers-alimentation» - sans lait maintenant) que construire des structures plus efficaces pour améliorer les conditions pour le crédit agricole.

Et il y a aussi ceux qui sont même exclus de l'aumône gouvernementale et dépendent de dons du secteur privé. Entre les villes de Jataúba et de Santa Cruz do Capibaribe il y a une décharge publique qui sert les mouches, les vautours et des êtres humains de différentes tailles et âges. Cláudio Emiliano est l'un d'entre eux.

Il travaillait comme coupeur de canne à sucre dans la ville de Goiana, dans la Zona da Mata du Pernambouc. Il était payé 100 R\$ par mois (à peu près 30€), mais il n'y avait de travail là-bas que pendant six mois.



Cláudio Emiliano

Pour survivre pendant l'autre moitié de l'année, il a commencé à ramasser les ordures à la décharge publique de Goiana. «*Toutefois, le maire a fait expulser tout le monde et a donné l'ordre d'entourer le terrain d'un grillage.*» Cláudio est venu à Santa Cruz do Capibaribe et a décidé d'y rester pour de bon. Il a bâti une maison au milieu de la décharge, avec du matériel abandonné aux ordures.

«*Je tombais plus fréquemment malade là-bas qu'ici.*» Malgré l'odeur aigre et les mouches qui entourent la nourriture exposée à l'ambiance, il arrive à gagner plus du double (R\$240 ou à peu près 80€) en recyclant les ordures qu'en coupant de la canne à sucre.

Il y a longtemps que l'agriculture a cessé d'être le grand moteur de la région. Des villes comme Santa Cruz do Capibaribe et Toritama ont profité de l'entrée d'industries textiles à Caruaru et ont été témoins de la prolifération de petites fabriques et d'autres commerces liés aux vêtements. Beaucoup d'habitants prenaient du travail externalisé par des entreprises majeures, comme coudre des pantalons. Cela s'est passé il y a longtemps. Aujourd'hui, l'emploi qui a jadis attiré des centaines de travailleurs d'autres régions est en baisse.



La petite Toritama, avec ses 18.000 habitants, voit son bidonville augmenter chaque jour. Des migrants d'autres lieux qui espéraient trouver en ville la possibilité d'avancer habitent maintenant dans des maisons aux murs en pisé.

José Clementino da Silva en occupe une et vit de petits boulots (quand il en trouve) dans les fabriques de vêtements, mais affirme qu'il n'a pas envie de s'en aller. Même lors de la dernière sécheresse, quand il fallait payer aux passeurs R\$50 (16€) pour 400 litres d'eau. « Et c'est juste pour faire le repas et les linges. Pour boire, on donnait R\$0,50 (0,16€) par cannette d'eau. » L'argent obtenu au travail s'en allait simplement.

Les sans-terre

Toritama est la seule ville citée par João Cabral où Severino passe pendant sa randonnée vers Recife. Le migrant aide à enterrer un autre Severino, mort par balle en défendant un morceau de terre.

"- E onde o levais a enterrar,/ irmãos das almas,/ com a semente do chumbo/ que tem guardada?/ - Ao cemitério de Torres,/ irmão das almas,/ que hoje se diz Toritama,/ de madrugada./ - E poderei ajudar,/ irmãos das almas?/ vou passar por Toritama,/ é minha estrada./ - Bem que poderá ajudar,/ irmão das almas,/ é irmão das almas quem ouve/ nossa chamada./ - E um de nós pode voltar,/ irmão das almas,/ pode voltar daqui mesmo/ para sua casa."

*« - Et où allez-vous l'enterrer,/ frères des âmes,/ avec la semence de plomb/ qu'il a gardée ?
- Au cimetière de Torres,/ frère des âmes,/ que l'on appelle aujourd'hui Toritama,/ à l'aube./ - Et je pourrai aider,/ frères des âmes ?/ je vais passer par Toritama,/ c'est sur ma route./ - Certainement,/frère des âmes,/ c'est un frère des âmes qui écoute/ notre appel./ - Et l'un de nous pourra rentrer,/ frère des âmes,/ pourra rentrer d'ici à / chez lui. »*



Maria da Silva

Maria da Silva est la fossoyeuse du cimetière de Toritama. Elle a eu neuf enfants, en a enterré quatre. Elle fait tout, de l'enterrement à l'exhumation. « On meurt là beaucoup par balle. C'est très triste. »

Au bord de la route qui conduit à Vertentes, on trouve des pilotis au sol et des bâches étendues. Le 16 juillet, 800 familles de Movimento dos Trabalhadores Rurais sem Terra⁶ (MST), ont occupé une ferme là-bas. En vérité, il s'agit d'un terrain vague dominé par la forêt où il n'y a aucun signe de production.

Beaucoup ont rejoint le MST afin d'échapper à un travail semi-esclave dans les fermes, élevages de bétail ou petite fabriques de vêtements dans la municipalité de Caruaru. Un petit fleuve garantit de l'eau pour le campement qui veut faire désapproprier trois fermes couvrant un total de 10 mille hectares. Les propriétaires de ces terres seraient, selon eux, des latifundiaires (de grands propriétaires) et en auraient d'autres fermes en plus de celle-ci. Selon Marcelo dos Santos Silva, l'un des coordinateurs du campement, c'est l'Incrá (Institut National de Colonisation et de Réforme Agraire) qui a indiqué la ferme qui pourrait être occupée et désappropriée parce qu'elle n'avait pas été correctement réinscrite comme propriété rurale.

« Le gouvernement FHC (Fernando Henrique Cardoso) veut installer 5 mille familles dans l'agreste. Nous voulons qu'il y en ait au moins 9 mille, et nous allons lutter pour cela », dit Marcelo. « Comme c'est une année électorale je crois que d'ici cinq, six mois la possession de la terre nous sera accordée pour que nous puissions commencer à nous y installer. » Dans tout l'État de Pernambuco, de Petrolina à Recife, il y a 96 campements comme celui-là qui attendent leur tour. L'idée c'est cultiver des palmiers, du coton et un peu d'agriculture de subsistance – si le temps et le climat le permettent, c'est évident.

Ces gens ne connaissent pas l'histoire de Severino ni le poème de João Cabral, pourtant de tout le séjour, nous n'avons pas croisé de personnages plus fidèles à son œuvre.

6 Le Mouvement des Travailleurs Ruraux sans Terre.



José Vereda

Un jour , lors d'une averse soudaine, nous nous sommes tous mis en rond et je leur ai raconté l'histoire du migrant qui part à la recherche du droit de cultiver, de produire et de travailler. Ils ont noté la similarité même un demi siècle après la parution. José Antônio Verede, l'un des secrétaires du mouvement qui n'a que 17 ans, a fixé ses yeux sur le livre pendant la lecture

“Pois fui sempre lavrador,/ lavrador de terra má;/ não há espécie de terra/ que eu não possa cultivar...”

« - C'est que j'ai toujours été paysan,/ paysan de mauvaise terre ;/ il n'y a pas de terre que je ne puisse pas cultiver... »

« Écoutez. Du boulot, il y en a quand même. Mais je vous pose cette question : la vie est-ce uniquement se nourrir ? Comment se sent un père qui ne peut pas donner une paire de chaussures pour son fils, qui n'en a pas ? Aucun père ne souhaite laisser son fils dans une telle situation. Pourquoi ne peut-on pas construire un meilleur avenir pour que nos fils puissent produire aussi pour eux-mêmes ? » Bonne question.

"- Essa cova em que estás,/ com palmos medida,/ é a conta menor/ que tiraste em vida./ - É de bom tamanho,/ nem largo nem fundo,/ é a parte que te cabe/ deste latifúndio./ - Não é cova grande./ é cova medida,/ é a terra que querias/ ver dividida."

« - Cette fosse où vous êtes,/ mesurée avec les paumes,/ c'est la plus petite addition/ que vous avez eue en vie./ - C'est de bonne taille,/ ni large ni profond, / c'est la partie qui est à vous/ de ce gros terrain./ - Ce n'est pas une grande fosse, / c'est une fosse mesurée,/ c'est la terre que vous vouliez/ voir divisée. »

Espoir au barrage

La ville de Frei Miguelinho, coupée par le Capibaribe, est surnommée la « capitale des serveurs ». La ville a reçu ce surnom parce que beaucoup de bars et restaurants de São Paulo et Recife ont embauché gens de là-bas. L'exode est important là-bas aussi. Si l'on rend visite aux communes de la ville, on verra qu'il y a très peu de jeunes gens dans la rue. À Placa, un petit village, il n'y a que des personnes âgées et des enfants.

Le maire, Ivanildo De Oliveira, dit que ce phénomène n'arrive malheureusement pas qu'à Frei Miguelinho, mais dans toute la région. Beaucoup de familles ont mis leurs maisons en vente pour s'en aller.



Néanmoins, la majorité d'entre elles n'a pas attendu, et il est commun de voir des maisons abandonnées avec l'inscriptions « En vente », où la pelouse a tellement poussé qu'elle a déjà couvert les portes et les fenêtres.

Le fleuve n'est pas profond dans cette région, on peut même le traverser en voiture sans s'inquiéter. En été, cette partie de Capibaribe devient intermittente, avec des petites lagunes qui alternent avec des gros bancs de sable. Lorsque Severino a fait son voyage, il a même pensé à s'arrêter en même temps que le fleuve. Des travaux dans la municipalité de Surubim, à des kilomètres de là, vont transformer le cours des événements.



Achévé en 1998, le barrage de Jucazinho – un gigantesque mur de béton, mesurant 63 mètres de hauteur et quasiment 500 mètres de largeur – retient les eaux de Capibaribe. Une fois prêt, le lac aura 25 kilomètres de diamètre et 327 millions de mètres cubes d'eau. Grâce à lui, des îles surgiront dans l'agreste, des radeaux et d'autres bateaux seront amenés à l'intérieur du Pernambuco.

Des villes comme Couro Dantas, Capivara e Trapiá ont été déjà déplacées quelques mètres plus haut et leurs habitants transférés avant que les eaux n'inondent tout. La vague d'eau de Frei Miguelinho va grandir jusqu'à atteindre la hauteur d'un bâtiment de quatre étages. Le lac doit arriver jusqu'à l'entrée de la ville de Toritama. C'est-à-dire que jusque là le Capibaribe restera intermittent, et le *sertão* continuera à voir un fleuve de sable en été.

Des conduits d'eau sont en train d'être construits afin d'apporter, dès l'année prochaine, de l'eau aux villes de la région, de Caruaru à Vertentes. « L'idée c'est de pérenniser le Capibaribe, qui à certains époques de l'année cesse de couler à cause de la sécheresse, au moins en aval de ce point. Approvisionner des villes et villages, irriguer, installer des étangs pour « élever » poissons et crevettes », explique Teomilson Cunha, l'un des ingénieurs de la construction. Mais le lac peut-il s'assécher ? « Non, sauf s'il y a plus de cinq ans de forte sécheresse. » D'après les estimations du Département National de Travaux contre la



Sécheresse, le Dnocs (Departamento Nacional de Obras contra a Seca⁷), responsable de la construction, plus de 780 mille habitants vont bénéficier de ces travaux, qui coûteront 61.000.000 R\$ (à peu près 19.000.000€).

Au moins, dans cette partie le Capibaribe ressemble au fleuve São Francisco. Il se peut que Antônio Conselheiro n'ait pas eu pas tort de prophétiser que le Sertão allait devenir une mer.

"- Bem me diziam que a terra/ se faz mais branda e macia/ quanto mais do litoral/ a viagem se aproxima./ Agora afinal cheguei/ nesta terra que diziam./ Como ela é uma terra doce/ para os pés e para a vista./ Os rios que correm aqui/ têm água vitalícia. (...)// Mas não avisto ninguém,/ só folhas de cana fina;/ somente ali à distância/ aquele bueiro de usina/ somente naquela várzea/ um bangüê velho em ruína./ Por onde andará a gente/ que tantas canas cultiva?/ Feriando: que nesta terra/ tão fácil, tão doce e rica,/ não é preciso trabalhar/ todas as horas do dia,/ os dias todos do mês,/ os meses todos da vida."

« – On me disait que la terre/ devient plus douce et légère/ Quand de la mer/ le voyage nous rapproche./ Je suis enfin arrivé/ à cette terre dont on disait./ Qu'elle est douce/ pour les pieds et pour les yeux./ Les fleuves qui coulent là/ ont de l'eau réjouissante. (...)/ Mais je ne vois personne,/ que des feuilles de canne mince ;/ que de loin/ Les égouts de cette usine/ qu'une vieille machine en ruines./ Où sont les gens/ qui cultivent tant la canne ?/ En vacances : puisque dans cette terre/ si facile, si douce et riche,/ nul besoin de travailler/ toutes les heures du jour,/ tous les jours du mois,/ tous les mois de la vie. »

En défilant à travers diverses villes, on arrive à la Zona da Mata. Des terres qui autrefois étaient une mer, une mer verte par la quantité de canne à sucre cultivée. Cependant, de São Lourenço da Mata jusqu'au-delà de Limoeira, on ressent de l'amertume face à la décadence des usines. Des collines en jachère ne demandant qu'à être cultivées, mais ne le sont pas par manque d'argent, elles ne sont pas non plus attribuées à la réforme agraire à cause de la spéculation et la pingrerie.

Du temps de Severino, des dizaines de cheminées d'usine vomissaient de la fumée jour et nuit pour s'occuper de la canne triturée dans les presses et brûlée dans les bouches d'égout (des fourneaux où la canne est brûlée). Ceci est une tradition historique de l'époque des *engenhos*, *casas-grandes* (résidence du propriétaire) et *senzala* (habitation des esclaves), cette terre de Gilberto Freyre. On disait que les usines consumaient les gens. Mais si c'était mauvais avec elles, c'est devenu pire sans elles.

7 Institut national d'œuvres contre la sécheresse.



Coupeurs de canne sans travail

La fermeture de nombre d'entre elles a laissé des centaines des coupeurs de canne sur le carreau. Ils passent leurs après-midis à jouer au dominos sur les places des villages, en attendant qu'il se passe quelque chose. Ou alors ils suivent le fleuve jusqu'à Recife pour devenir contrôleurs de bus, marchands ambulants ou exercer tout un tas d'autres activités au noir.

« Les usines ferment, en faillite. Et le pire, c'est que tout est remplacé par des machines : machine à récolter, à planter, à fertiliser. On a plus besoin des gens », se plaint Nelson en attendant son tour au jeu de dominos dans la ville de Desterro. Dans ce village, il y a des entreprises de poterie qui n'arrivent pas à embaucher tout le monde. Les usines de Petribu et São José, à Carpine, y arrivent encore moins. Ce sont les usines en fonctionnement les plus grandes de toute la région et elles appartiennent au même propriétaire.

Au bord du Capibaribe, on trouve ce qui fut autrefois l'usine de Mussurepe, l'une des plus grandes du Pernambouc. À son apogée, l'usine employait plus de 600 personnes et a été à l'origine d'une petite cité environnantes, laquelle a failli devenir une véritable ville. Il n'en reste aujourd'hui plus qu'un squelette de métal, rouillant avec le temps.

« Elle a fermé à cause d'une mauvaise administration », se souvient Genésio Ribeiro da Silva, ancien employé de l'usine. *« Le dernier pressage a eu lieu le 21 décembre 1993, mais les dettes auprès de l'INSS (Institut National de Sécurité Sociale) et les impôts en retard restent impayés jusqu'à aujourd'hui. »* Peu à peu, toute cette machinerie de métal a été démontée et vendue.

« Une partie de l'usine a été rachetée par des gens d'Araraquara, dans l'État de São Paulo. On dit qu'elle a vécu une véritable renaissance là-bas, qu'elle est très bien. Au moins elle continue à vivre quelque part, pas vrai ? » Une autre partie a été transférée dans l'État du Ceará et fonctionne avec l'usine d'eau-de-vie Ypioca. La presse est hypothéquée par le Banco do Brasil.

Selon la tradition de la région, aucun des gazomètres ne peut être démoli. Il faut qu'ils tombent tous seuls sinon ça porte malheur. La preuve, c'est que toutes les usines qui ont fait faillite et dont les installations ont été transformées en ateliers de poterie ou autres ont préservé leur gazomètre en brique. D'après Genésio, à l'époque de la dissolution de Mussurepe, une partie des terres a été donnée aux travailleurs de l'usine. *« Mais les gens n'ont eu ni orientation ni fonds pour planter et ont fini par tout perdre. D'autres ont dépensé sans compter et se sont retrouvés dans la misère. »* Aujourd'hui, ce sont les noms de « coroneis » et autres riches que l'on retrouve imprimés sur les certificats de propriété.



Pendant les années 80, lorsque la dette envers les banques a atteint des niveaux stratosphériques, « les travailleurs en sont venus à arracher les planches du pont qui enjambe le fleuve Capibaribe pour empêcher que l'usine ne soit démontée et tienne le coup encore un peu », se souvient Severino Soares de Lima Filho, âgé de 31 ans.

Son père avait travaillé à Mussurepe depuis 1918, sept ans après que l'*engenho* de canne à sucre du 19^{ème} siècle soit devenu une usine. Né en 1898, il s'est marié trois fois et a eu 28 enfants – sans compter ceux non reconnus. Aujourd'hui, Severino, le fils, fait le taxi à moto dans la ville de Pau d'Alho.

"- Mas não senti diferença/ entre o Agreste e a Caatinga,/ e entre a Caatinga e aqui a Mata/ a diferença é a mais mínima./ Está apenas em que a terra/ é por aqui mais macia;/ está apenas no pavio,/ ou melhor, na lamparina:/ pois é igual o querosene/ que em toda parte ilumina,/ e quer nesta terra gorda/ quer na serra, de caliça,/ a vida arde sempre com/ a mesma chama mortíça."

« Mais je n'ai vu aucune différence/ entre l'Agreste et la Caatinga,/ et entre la Caatinga et la Mata/ la différence est minimale./ Elle se trouve à peine dans la terre/ plus douce par ici;/ elle se trouve dans la mèche/, ou plutôt dans la lampe:/ car elle est comme le kérosène/ qui illumine n'importe où,/ eque ce soit dans cette grosse terre/ou bien dans la sierra, de débris,/ la vie brûle toujours avec/ la même flamme lugubre. »

Le tourisme sexuel



Le Capibaribe continue à descendre jusqu'au littoral, ou ses méandres coupent la ville de Recife. L'embouchure est située près de la ville d'Olinda, considérée par l'Unesco comme patrimoine historique de l'humanité. Au bord, pas mal de mangroves et quelques chasseurs de crabe, moins nombreux que pendant les années 50.

Le fleuve est plus sale, selon la tradition des grandes métropoles, qui salissent leurs cours d'eau (excepté dans les pays développés, où les erreurs du passé sont en train d'être corrigées). Des *palafitas* (maisons bâties en haut sur des planches de bois) dominent le panorama, comme dans le bidonville de Maré, où marcher sur l'eau n'est pas un miracle. Le miracle c'est de survivre.

Beaucoup de migrants continuent à partir de la campagne en direction de la capitale. Le fleuve Capibaribe n'est plus leur guide ; ce sont les routes départementales et fédérales construites au fur ces derniers temps qui leur servent de points de repère. Beaucoup de gens n'arrivent pas à trouver de travail et, pour survivre, se débrouillent en vendant ce qu'ils ont, y compris eux-mêmes.

Recife est une des villes brésiliennes les plus renommées à l'étranger en ce qui concerne le tourisme sexuel. « il y a plein de gringos qui payent bien », explique une des prostituées qui fait le pied de grue sur la plage de Boa Viagem, l'une des vues de carte postale de la ville. La marchandise nationale n'a jamais tant valu à l'étranger.



Cimetière de Santo Amaro, à Recife

Avec les plages, les cimetières sont les lieux les plus démocratiques de Recife. Celui de Santo Amaro, où Severino a écouté deux fossoyeurs se plaindre de la grande quantité d'enterrements qu'ils devaient faire, est toujours le plus traditionnel. Des célébrités y reposent, comme l'abolitionniste Joaquim Nabuco, mais aussi des indigents, arborant des croix courbées, reproduisant dans la mort ce qu'ils ont été pendant leur vie.

« Six pieds sous terre? Non, on n'a ni le temps ni l'espace. On creuse quatre, cinq pieds. On peut déjà enterrer comme ça. » Les histoires que se racontent les fossoyeurs de Santo Amaro n'ont pas beaucoup changé. « Pour ceux qui ne peuvent pas payer : on les enterre et on plante une croix au-dessus. C'est tout. C'est pas grand-chose, mais c'est gratuit, quoi. Y a des jours ou on dirait que toute la ville descend ici. » Pour pouvoir gagner un peu plus, ils font des petits boulots et sculptent les pierres tombales des plus fortunés.

Beaucoup de choses ont changé depuis 45 ans sur les terres traversées par le fleuve Capibaribe, à l'intérieur du Pernambouc. D'autres, pas tant que ça. Le *sertão* est maintenant truffé d'antennes paraboliques pour capter les drames d'Hollywood les samedis soirs – en revanche, les canalisations pour l'eau ne sont toujours pas à l'ordre du jour. Il y a maintenant des usines pour la confection de pantalons qui partent en avion vers Rio de Janeiro, São Paulo et Porto Alegre – pendant que les jambes continuent à aller travailler en bus ou en *pau-de-arara* (ces camionnettes transformées en transport collectif). Certaines villes de l'intérieur recyclent leurs déchets – et l'utilisent comme maison, vêtement ou nourriture. Les usines de canne à sucre, consommatrices de gens, ont finalement fermé – et ont laissé des milliers de mains calleuses au chômage. Les latifundium de l'époque n'existent plus – certains ont changé de propriétaire, d'autres ont grandi et se sont multipliées. Des pêcheurs de crabe sont plus rares dans l'embouchure du Capibaribe – la pollution du fleuve les a amené à d'autres mangroves.



Campement de sans-terre à Vertentes

Beaucoup de choses ont changé depuis 45 ans dans les terres traversées par le fleuve Capibaribe. Elles ont changé pour pouvoir continuer pratiquement comme avant. Pourtant, malgré tout, le peuple garde la foi. Il croit que la vie peut s'améliorer. Le simple fait qu'il y ait des migrants en est la preuve. Des gens qui partent à pied à la recherche de quelque chose, même si il n'ont pas la moindre idée d'où la route va s'achever.

Pour beaucoup, le barrage de Jucazinho est le plus grand espoir de la région coupée par le Capibaribe, mais il y en a un autre, tangible, qui ne risque pas de sécher pendant l'été. Les sans-terre campés à Vertentes, ne comptent que sur quelques casseroles, une ou deux paires de vêtements et un morceau de toile, mais ils illustrent la différence entre 1955 et aujourd'hui. Le peuple du *sertão* et de l'*agreste* est maintenant décidé à y rester et lutter pour ce qu'ils pensent être le bon choix, leur droit à terre et à une vie meilleure. Une vie qui en vaut la peine, même si c'est « un vie séverine ».

"- Severino retirante,/ deixe agora que lhe diga:/ eu não sei bem a resposta/ da pergunta que fazia,/ se não vale mais saltar/ fora da ponte e da vida;/ nem conheço essa resposta,/ se quer mesmo que lhe diga/ é difícil defender,/ só com palavras, a vida,/ ainda mais quando ela é/ esta que vê, severina;/ mas se responder não pude/ à pergunta que fazia,/ ela, a vida, a respondeu/ com sua presença viva.// E não há melhor resposta/ que o espetáculo da vida:/ vê-la desfiar seu fio,/ que também se chama vida,/ ver a fábrica que ela mesma,/ teimosamente, se fabrica,/ vê-la brotar como há pouco/ em nova vida explodida;/ mesmo quando é assim pequena/ a explosão, como a ocorrida;/ mesmo quando é uma explosão/ como a de há pouco, franzina;/ mesmo quando é a explosão/ de uma vida severina."

« Severino migrant,/ laissez-moi vous le dire maintenant :/ je ne connais pas bien la réponse/ à la question que vous faisiez,/ si ça vaut plus la peine de sauter/ du pont et de la vie ;/ je ne connais même pas cette réponse,/ vous voulez vraiment que je vous le dise/ c'est difficile de défendre,/ rien qu'avec des mots, la vie,/ surtout quand elle est/ celle que l'on voit, séverine ;/ mais si je n'ai pas pu répondre/ à la question que vous posiez,/ la vie, elle, y a répondu/ avec sa présence vivante.// Et il n'y a pas de meilleure réponse/ que le spectacle de la vie:/ la voir dérouler son fil,/ qui s'appelle lui aussi vie,/ voir la construction qu'elle,/ têtue, se construit,/ la voir germer comme avant/ dans une nouvelle vie explosée ;/ même si l'explosion/ est si petite, comme celle qui est arrivée ;/ même si c'est une petite explosion/ comme celle qui vient d'arriver, petite ;/ même si c'est l'explosion / d'une vie séverine. »



João Cabral et Severino

Peut-être les vers de João Cabral de Melo Neto sont-ils les plus naturels de toute la langue portugaise, au point que le titre du recueil dont est tiré « *Morte e Vida Severina* » est « et d'autres poèmes pour voix ». Une chorale en musique avec mélodie, de ce poète et diplomate, qui a cherché dans le *sertão* et en Espagne l'inspiration pour ses œuvres. L'histoire de Severino, migrant qui descend des montagnes à la frontière avec l'État de Paraíba, qui a le fleuve Capibaribe comme guide et qui part à la recherche d'un travail et d'une vie meilleure, a été traduite en diverses langues, elle a fait le tour du monde dans des interprétations les plus variées et a mis João Cabral dans la bouche du peuple. L'explication – s'il y en a une – réside dans l'universalité de cet *auto* de Noël du Pernambouc. L'idée de renaissance est compréhensible dans toutes les cultures, car elle fait partie d'un mythe fondamental.

Comme toile de fond pour son poème, la difficile bataille du migrant, la terre triste de l'intérieur du Nordeste, qui voit naître des épines en forme de pierre et qui exige des graines qu'elles y réfléchissent à deux fois avant de germer sur un sol aussi amer. En sortant du *sertão*, Severino traverse l'*agreste* et la *zona da mata* pour arriver au bord de la mer à Recife. Il ne trouve que la misère tout au long de son voyage et va jusqu'à contempler l'idée du suicide, jusqu'à ce que la naissance d'un enfant apporte la lumière dans la vie du protagoniste.

Pernambouc, août 2000.